B - Naissance d’une littérature coloniale

chaque peuple possède ses propres manifestations littéraires et artistiques propres. Chaque société engendre sa culture, ses représentations artistiques particulières. L’adoption des formes européennes, suite à la colonisation, va engendrer une profonde césure et la marginalisation des formes culturelles locales, provoquant de graves ruptures.

**1-L’ère des écrivains voyageurs** : Pour bien connaitre la littérature algérienne, il est important de voir à quelles œuvres elle fait suite. De très nombreux écrivains français ont entrepris **une sorte de pèlerinage païen en Algérie, découvrant ainsi les délices d’une nature particulière et les lieux singuliers d’un décor majestueux, à l’origine d’un regard exotique et de l’occultation presque totale de la dimension coloniale.** L’autochtone devient une sorte de silhouette, une ombre, un simple objet de décor dans plusieurs romans. Certains auteurs proposaient des textes cautionnant la colonisation. L’exotisme, les stéréotypes et la fascination des mœurs « barbares » caractérisaient leur écriture. **Ces écrivains touristes, séduits par la singularité des lieux, allaient surtout, gagnés par l’exotisme ambiant, proposer de longues descriptions des paysages et donner à voir une Algérie sans conflits, ni misère.** Eugène Delacroix (1798-1863) découvre l’orientalisme lors d’un de ses séjours en Algérie, peignant de très belles toiles en pleine nature dont « *Femmes d’Alger dans leur appartement* » (1834). Gabriel Audisio parle ainsi de cette mode qui caractérisait le paysage littéraire de l’époque :
**« *On n’en finirait pas s’il fallait énumérer tous ceux qui sont venus voir cette terre, y trouver des motifs de description, des sujets de récits, des thèmes d’inspiration. Les bibliographies qu’on a tentées à cet égard comportent des centaines de pages. La liste va de Chateaubriand à Jean Cocteau, de Théophile Gauthier à André Gide, de Maupassant à Montherlant, en passant par Flaubert, Alphonse Daudet, Loti, Jammes, Louys et cent autres* » (Gabriel Audisio, Les écrivains algériens, in Visages de l’Algérie, Paris, Horizons de France, 1953).**Et Gabriel Audisio d’enchainer: « **Tout ce que  l’Algérie a inspiré aux voyageurs pendant ces cinquante premières années, est de second ordre à côté de Fromentin, même si les signatures sont du premier. Il ne suffisait pas d’aller chercher des ferments exotiques, un pittoresque nouveau, des sujets inédits pour rapporter de très bons livres ; les écrivains qui sont partis pour cette quête en sont revenus avec plus ou moins de bonheur. Sans doute est-il flatteur pour l’Algérie d’avoir inspiré non seulement des livres à Ernest Feydeau (*Alger*, *Le Secret du bonheur*, *Souma*) ou des pages à Théophile Gautier (*Loin de Paris*), mais encore les vertes  *Notes de voyage* de Flaubert, *les Pages retrouvées* des Goncourt, plusieurs nouvelles et *Au Soleil* de Maupassant et même *les Trois Dames de la Kasbah* de loti. Mais il n’y a rien là d’essentiel ni qui ajoute à la gloire des auteurs.**      « Après les années 1880, cette tradition des écrivains en quête de sujets et de pittoresque ne s’est pas éteinte, mais elle a généralement donné des œuvres d’une qualité plus sûre. C’est qu’entre temps il s’était produit un phénomène d’importance : *le Tartarin de Tarascon* de Daudet (1872), « *cette Belle Hélène de l’Algérie Romantique*» comme l’appelle M. Pierre Martino, était venu jeter le ridicule sur l’orientalisme de bazar. Désormais, ce que les écrivains de passage rapporteront d’Algérie sera plus exact, mieux vu et tendra au réalisme. On aura plus d’exigences, on s’efforcera de faire vrai dans le détail extérieur, même s’il s’agit de l’aventure la plus romanesque, comme dans *L’Atlantide* de Pierre Benoît. »
Eugène Fromentin (1820-1876) décrit, en usant de très nombreuses descriptions,  des lieux et des paysages ensoleillés, mettant en scène des personnages peu marqués par la situation sociale de l’époque (*Un été au Sahara*, 1857 ; *Une année dans le Sahel*, 1858). André Gide (1869-1951) évacue totalement les dimensions sociales et politiques pour privilégier l’aspect esthétique et la sensualité des lieux et des personnages. Blida et Biskra sont les lieux-cadre de **ses deux romans, Les nourritures terrestres (1897) et L’immoraliste (1902). Dans ce dernier roman, nous découvrons** un certain nombre de traces de la vie de Gide exposant les odeurs et les couleurs de Biskra, sur fond d’une rencontre entre Michel, « *l’immoraliste*» et Marcelline à Biskra. Michel, malade, ne se sent concerné que par le monde sensuel qui l’entoure, refusant de voir l’univers social et ses misères. Seul, peut-être, Montherlant a peut-être donné à voir une image quelque peu différente des autres romans prenant comme décor l’Algérie. Dans son roman, « *La rose de sable* », il met en scène un officier français de droite qui tombe amoureux d’une prostituée qui le refuse préférant vendre son corps que se dépouiller de son âme.

**2 -Le courant algérianiste** : Quand on évoque le courant algérianiste, on pense directement à ses deux représentants attitrés, Louis Bertrand et Robert Randau qui ont exprimé **la nécessité de l’existence d’une littérature en Algérie plus ou moins autonome par rapport à l’espace littéraire français. C’est une littérature coloniale en rapports étroits avec la politique de conquête, justifiant souvent l’entreprise coloniale et occultant totalement le sort des colonisés.**

 Ce courant a été fondé par Jean Pomier et Louis Lecoq reprenant le terme « Algérianiste » à un titre d’un roman de Robert Randau.

L’Algérianisme, apparait aux environs de 1900 avec, essentiellement, les textes de Robert Randau,  *Les colons* ; *Les Algérianistes* (Paris, Sansot, 1911) et provoque la **résurgence du mythe de l’ « *Afrique latine* ». C’est une littérature qui célèbre et cautionne l’entreprise « *civilisatrice* » de la colonisation. L’autochtone est déprécié, méprisé.** Un critique présentait ainsi ce courant : **« L’heure des écrivains Algériens avait sonné. Ils ont compris que leur terre est une patrie ; ils veulent la voir du dedans, en gens qui en sont ; ils veulent être les porte-parole d’une race nouvelle en train de se faire, la race ‘‘franco-berbère’’ ; Ils prétendent  exprimer « l’âme barbaresque » éternelle qu’ils retrouvent chez Apulée, Saint Augustin, Ibn Khaldoun, dont ils revendiquent un peu pêle-mêle l’héritage, dans leur appétit de nationalisme littéraire. Enfin ils se proclament  ‘‘Algérianistes’’, à la suite de Robert Randau, qui a écrit en 1920, dans leur manifeste, cette phrase typique : « Nous désirons dégager notre autonomie esthétique.»**Les écrivains algérianistes, fascinés par le naturalisme et Emile Zola reproduisaient **les poncifs et les stéréotypes du discours colonial, tout en mettant en scène des personnages tirés de la tradition picaresque espagnole**. Ce n’est pas pour rien que Musette avait proposé « *Cagayous* », texte aux relents antisémites, présentant des personnages forts imposant leur puissance aux faibles condamnés à la soumission.
Les écrivains, cherchant à se singulariser, emploient une langue hybride mélangeant des traces de plusieurs idiomes : français, espagnol, italien, portugais, et parfois arabe… Arthur Pellrgrin présentait ainsi cette langue: **« *Les écrivains nord-africains ayant trouvé en la langue française, un excellent instrument de travail, il leur appartient de rendre cet outil plus maniable encore, mieux adapté aux nécessités locales* »(Arthur Pellegrin, La littérature nord-africaine, Tunis, Bibliothèque nord-africaine, ed. P. Campo, 1920, p.56)**Les personnages des colons, même corrompus, sont présentés sous un beau jour alors que les autochtones sont marqués négativement. Les auteurs emploient de nombreuses métaphores zoologiques et un langage scatologique. Les jurons et les mots vulgaires, censés refléter la réalité, peuplent les différents récits.
LOUIS BERTRAND (1866-1941) : *Sur les routes du Sud*, Paris, Fayard, 1936, *Mes années d’apprentissage*, Paris, Fayard, 1938, Alger, Paris, Sorlot, 1938 ; *Le sang des races*; *Pépète le Bien aimé*, Paris, Ollendorf, 1904,sotie ; *Les bains de Phalère*.
 Ce professeur de lycée à Alger a toujours voulu imposer le culte de la civilisation latine, niant l’existence de la dimension arabe de l’Algérie. Il le souligne bien dans un de ses essais (*Les villes d’or*,1920, Paris, Fayard)  : **« *D’abord, je crois avoir introduit dans la littérature romanesque l’idée d’une Afrique toute contemporaine, que personne, auparavant, ne daignait voir* »**« Trilogie romanesque à l’action colonisatrice du peuple neuf : *Le sang des races*, Paris, Ollendorf, 1899, montre l’extension de la colonisation par le transport des marchandises par voitures hippomobiles (roulage), *La Cina*,  décrit une campagne électorale à Tipaza et *La Concession de Madame Petitgrand*, Fayard, 1912, l’exploitation problématique d’un domaine agricole. »
L’auteur amasse, avant la rédaction de ses ouvrages, une documentation conséquente, accordant un extraordinaire intérêt aux petits détails.

ROBERT RANDAU (1873-1946) : *Les colons* ; *Les Algérianistes* ; *Cassard le Berbère*
Fonctionnaire, il était très engagé sur le plan politique. Il a toujours cherché à favoriser la mise en œuvre d’une sorte d’Algérie latine, dirigée par les Européens. Ce n’est pas pour rien qu’il a rédigé un « précis de politique musulmane » (Alger, Jourdan, 1906) dans lequel il a exposé ses vues politiques et idéologiques.

-Jean Pomier (*Le mouvement littéraire français d’Algérie, ce qu’il est, ce qu’il doit être*, 1922)
**« *De nombreux écrivains de la métropole sont venus ici, entre deux bateaux, et friand d’un exotisme très conventionnel (dont bien souvent ils portaient en eux-mêmes la vision et le mirage) sont repartis, lestés de roman à prétention algérienne. (…) Ils relèvent d’une méthode de standardisation littéraire et de l’exploitation d’une firme commerciale, chargée d’approvisionner les petites dames, les concierges et les « cousines » en frissons d’Orient » ; mais l’Orient n’a rien à voir avec les lettres algériennes. (…)*
*Je ne voudrais pas cependant paraître négliger ici des Fromentin, des Maupassant, des Daudet, qui eurent dès longtemps une vision de l’Algérie pleine de mérite documentaire ou pittoresque. Mais leur intérêt est restreint du point de vue qui est le nôtre : ils connurent l’Algérie, expression géographique, mais non l’Algérie, valeur esthétique néo-française et aussi El-Djazair, mais non Alger la « Méditerranéenne ».* »**
**3-L’école d’Alger** :  L’exotisme et la célébration des noces solaires, thèmes récurrents chez les romanciers algérianistes et assimilationnistes, vont encore nourrir les écrivains de l’Ecole d’Alger.
Il n’est nullement possible d’évoquer l’Ecole d’Alger sans la situer dans le contexte du Front Populaire et des premiers germes de la montée du fascisme. **C’est à partir de 1935 que va apparaitre ce courant littéraire que Gabriel Audisio a baptisé du nom de l’Ecole d’Alger. Albert Camus, l’un des écrivains les plus représentatifs de sa génération, préférait employer le nom d’Ecole Nord-Africaine des Lettres.** C’est grâce surtout à un éditeur du nom d’Edmond Charlot que vont être édités ces écrivains, tous natifs d’Algérie : **Albert Camus, Emmanuel Roblès, Jules Roy, Jean Pellegri, René-Jean Clôt, Marcel Moussy.** **Mais ces auteurs apparus à un moment de l’Histoire de l’Algérie, déchirés, écartelés entre deux univers, déclarent ouvertement qu’ils se sentent plutôt de vocation universelle, quittant Alger pour aller s’installer à Paris. Ils veulent décrire une certaine Algérie méditerranéenne tournée vers la mer, trop marquée par un soleil éclatant qui donne souvent le tournis aux personnages de romans moins portés sur les questions politiques et sociales, évacuant toute référence à la colonisation. C’est vrai qu’à l’époque, la censure veillait au grain. Cette littérature est dominée par l’attachement au paysage natal et à une sorte d’amour excessif de cette terre paradoxalement traversée par de multiples malentendus. *Noces* de Camus est symptomatique de cette manière d’écrire qui donne à voir des paysages fabuleux et des espaces ensoleillés comme si les personnages, parfois étourdis, étaient conviés à des noces solaires. L’amour de la terre, l’irruption de la mer et l’obsession du soleil caractérisent cette littérature qui s’est surtout intéressée aux problèmes des colons. L’œuvre évite de mettre en scène les préoccupations des sociétés nord-africaines vivant sous le joug de la colonisation.  Les autochtones étaient présentés en silhouettes, comme des ombres chinoises : l’Arabe sur lequel tire Meursault dans *L’étranger*.**

**Les romans de l’école d’Alger s’intéressent essentiellement à la description des milieux européens d’Algérie, gros colons ou couches populaires, mais leurs personnages centraux sont souvent recrutés dans les milieux petit-bourgeois : *Noces* (1938) ; *L’été* (1954) ; *L’exil et le royaume* (1957) ; *L’étranger* (1942).**

**Marcel Moussy s’attaque violemment à la petite bourgeoisie coloniale, trop confortablement installée et met en scène des personnages se caractérisant par un extraordinaire cynisme, notamment dans ses romans, *Le*** *sang chaud* (Gallimard, 1952) ; *Arcole ou la terre promise* (1953) ; *Les mauvais sentiments* (1955).

René-Jean Clot (*Fantômes au soleil*, 1949 ; *Empreintes dans le ciel*, 1950) et Roger Curiel (*Les naufragés du Roussillon*, 1958 ; *La gloire des Muller* (1960) dénoncent les comportements de certaines familles de colons qui exploitent sans répit leurs employés, fragiles et sans défense, révélant l’injustice coloniale.

Emmanuel Roblès (1914-1995) est peut-être celui qui a été quelque peu proche des autochtones, leur donnant la possibilité d’exister, d’avoir une âme. Ce n’est pas sans raison qu’une de ses pièces, jouée à l’Opéra d’Alger, puis interdite, Montserrat (1948), a été reprise par la troupe du FLN en 1958 en pleine guerre. Ce même texte a été interprété à Paris au théâtre-Montparnasse et connait un retentissement considérable. Ses romans s’inscrivent dans une perspective militante et de solidarité installant côte à côte Espagnols, Français et Arabes face aux patrons tout en apportant une certaine dignité à l’ Algérien : L’action (1938) ; Les hauteurs de la ville (1948) ; Cela s’appelle l’aurore (1952)… Montserrat est l’histoire d’un proche de Bolivar, qui résiste à la torture et refuse de dénoncer ses compagnons de combat, préférant se sacrifier pour la libération de son peuple. Cet écrivain prolifique, auteur de plus de trente ouvrages, ancien membre de l’Académie Goncourt a dirigé plusieurs revues dont Forge (1951) où collaborent Mohammed Dib, Kateb Yacine, Jean Sénac, Ahmed Séfrioui, Malek Ouary.  Il fonde en 1951 la collection « Méditerranée » aux Editions du Seuil qui révèle des écrivains comme Mouloud Feraoun, Mohammed Dib et Kateb Yacine.

Dans *Les oliviers de la justice* (1959) et *Le maboul* (1963), les personnages de Jean Pellegri sont déchirés, divisés, écartelés entre deux univers, donnant un monde inauthentique, perdu dans les rêveries non opératoires, parcourus par une certaine indifférence, une grave angoisse. La peur est présente, obsessionnellement présente. C’est l’incompréhension.
Un des points communs de ces écrivains, c’est leur désir de vouloir servir de pont entre les parties en conflit. Leur impuissance allait permettre la mise en scène de personnages parfois indifférents comme dans certains romans de Camus (*L’étranger* ; *La peste*) ou certains de ses essais (*Le mythe de Sisyphe*). L’équipe de l’Ecole d’Alger qui se voulait libérale vivait une certaine ambivalence, une « *aventure ambiguë* » et n’avait pas réussi à comprendre le bouillonnement et les graves drames qui caractérisaient l’Algérie.
Un certain nombre de revues fondées et dirigées par les écrivains de l’école d’Alger ont permis à de nombreux auteurs algériens (Kateb Yacine, Mohammed Dib, Mouloud Feraoun, Ahmed Sefrioui, Mostefa Lacheraf…) de publier leurs premiers textes : Rivages (1938) ; Fontaine (1939) ; Forges (1946) ; Soleil (1949) ; Simoun (1951) ; Terrasses (1953).
Jean Senac (*Le soleil sous les armes* ; *Matinale de mon peuple* ;      *Eléments d’une poésie de la résistance algérienne*)  et Henri Kréa (*Théâtre algérien*) optent définitivement pour l’indépendance de l’Algérie